

Histoire d'un souffleur de verrerie belge (1886).

Chambre d'industrie, d'agriculture et de commerce de Charleroi
(Secrétariat).

Charleroi, le 29 septembre 1886.

5

Monsieur Ad. Prins, membre de la Commission du travail industriel, à Bruxelles.

10

J'ai l'honneur de vous remettre inclus, pour l'enquête manuscrite, l'autobiographie d'un ouvrier souffleur des verreries de Jumet, qui, par son travail, par son intelligence, son esprit d'ordre et d'économie, a pu prendre sa retraite à l'âge de 48 ans, après s'être amassé une rente de 1500 francs l'an.

C'est un exemple qu'il est bon de mettre sous les yeux de la population ouvrière ; il lui prouvera que la voie des sages comme celui-ci conduit seul au bonheur, tandis que celle des fauteurs de désordres l'envoie dans les prisons et l'expose aux sanglantes répressions.

Je reproduis cette notice dans mon journal *L'Éducation Populaire*.

15

Votre bien dévoué,
Clément Lyon.

20

On me demande de faire connaître, comment je suis parvenu, avec un gain relativement minime, à me créer jusqu'à 1500 francs de revenu. Il faut, pour cela, raconter notre genre de vie en famille. D'abord, je n'étais pas destiné à devenir verrier, mes parents, en me faisant donner une bonne instruction primaire, espéraient me caser, comme employé, dans une grande manufacture de notre village. Je suivis donc la classe de notre instituteur jusqu'à 16 ans. Qu'on me permette ici une petite digression : ceux qui me liront pourront se convaincre qu'une instruction primaire suffit aux ouvriers, que les maîtres d'école d'il y a 55 ans pouvaient faire des élèves capables, et pourtant a-t-on dénigré l'ancien système d'éducation, et ridiculisé ces pauvres vieux maîtres ! Je signale ici le mal d'alors : nous étions peut-être 30 élèves de Pâques aux vacances, et 110 à 120, en hiver ; nécessairement il n'y avait que les persévérants qui pouvaient profiter des leçons ; et on dit : ce sont les maîtres qui n'étaient pas capables. On part de là pour charger les programmes. Je trouve ici la place toute préparée, pour faire connaître l'éducation primaire qui se donnait dans nos villages, il y a 55 ans. Le maître d'école était aussi chantre à l'église, clerc de paroisse, sonneur de cloches, secrétaire communal et arpenteur, au besoin. Comme j'étais un des persévérants, le maître me faisait copier les actes de l'état civil, les délibérations du conseil communal pour la sous-préfecture ; voilà pour les belles pages d'écriture ; aussi comme j'y mettais du soin ! Pensez donc, j'allais être lu du sous-préfet, quel honneur ! douce croyance de la naïveté, comme si le fonctionnaire lisait cela. Pour la gymnastique, nous allions nous pendre aux cordes des cloches pour les enterrements, les mariages, les baptêmes, et le dimanche pour les offices, et pour chant, nous avions le plain-chant de l'église. Le maître me prenait aussi avec lui, quand il avait une opération géométrique à faire sur nos campagnes, et j'ai ainsi pu apprendre assez de géométrie pratique pour opérer moi-même. On dira sans doute : ce que vous racontez-là ne se rapporte pas du tout à votre budget ; non directement, mais c'est pour faire comprendre à certains parents qui prennent leurs fils pour phénix capables de relever l'éclat de leur maison que, pour un ouvrier, l'instruction primaire bien suivie, suffit, sans pousser jusqu'à l'école moyenne ; alors, dépenses de moins, boni au budget.

40

45

Ce qui va suivre est pour raconter combien j'ai eu besoin de patience et de persévérance afin d'arriver à être souffleur, et cela parce que j'ai commencé trop tard à me décider à être verrier. Je poursuis, me voilà donc à 17 ans petit employé dans un grand établissement, à 30 francs par mois ; à

vingt ans je m'aperçois que le directeur ne m'aime pas, il me vexait, il m'humiliait à tout propos ; je compris qu'il me fallait tourner mes vues ailleurs. Je partis donc pour une verrerie, à soixante lieues de mon village, où il se trouvait des oncles qui y étaient souffleurs.

50 C'était le 29 septembre 1841. Je ne m'étendrai pas sur les moqueries, les risées des petits gamins, en voyant ma gaucherie au travail ; mon orgueil en souffrait, mais la raison me disait : patience et persévérance. La première semaine n'était pas expirée, que le souffleur avec lequel je m'exerçais, me cassait sa paraison sur la tête, et cela à cause de mon inexpérience.

55 Me voilà assommé et brûlé du front au menton. Les verriers n'ont rien trouvé de mieux pour me guérir que de rebrûler la brûlure : ils m'ont tenu plusieurs minutes vis-à-vis de l'ouvreau : de l'homéopathie, quoi !

Après neuf mois, la verrerie où je me trouvais est venue à cesser pour de bon. J'avais occasion d'aller à Stolberg, et il y a loin des Ardennes, et guère d'argent ; je dus vendre en route ma montre et une carnassière toute neuve.

60 J'ai eu beaucoup de misère en Prusse ; comme j'étais étranger, avec tous ces Belges qui se trouvaient à Stolberg, je n'avais personne pour me protéger ; les gamins alors dépendaient directement du souffleur ; on profitait de mon inexpérience, disait-on, pour me payer à moitié. J'ai dû jusqu'à trois mois de pension, j'ai fait moi-même ma propre cuisine, et quelle cuisine, je vous le donne à penser, et pourtant je n'ai jamais eu un jour ni de faiblesse, ni de regret.

65 L'établissement de Stolberg étant venu à cesser pour de bon, c'est alors que je résolus de venir à Jumet ; j'avais 24 ans passé et je n'avais que 7 mois de soufflage, alors que les autres verriers ont, à cet âge, fait beaucoup de campagnes et ont l'expérience du travail.

70 Je restai à Jumet quelque temps. Je fis alors la connaissance de ma femme, connaissance qui se continua par correspondance ; j'obtins un engagement comme souffleur en Hollande, où j'arrivai le 19 mars 1845.

Je revins me marier quelques années après, j'avais alors économisé 4,000 francs. Tout ce qui précède est pour dire que mon apprentissage a été difficile.

75 Me voilà dans la deuxième phase de la vie, marié et habitant Jumet. Nous demeurâmes avec les vieux parents de ma femme autant par économie que pour ne pas les priver de leur fille, et pourtant c'est triste à dire : beaux-parents, gendre ou bru ne s'accommodent guère ; mais l'orgueil et l'impatience s'étaient fondus au contact des mauvais jours ; l'adversité a cela de bon qu'elle adoucit ou devrait adoucir les caractères.

80 Nous nous mîmes, bravement, ma femme et moi, à la besogne, les parents avaient quelques terres qui furent cultivées par nous ; nous avons ainsi notre pain pour une partie de l'année, des pommes de terre à revendre, puis une vache, quelque fois deux qui nous étaient d'un grand secours. Pour le bien-être dont je jouis maintenant, je tiens à reconnaître que je le dois à ma femme. Si malheureusement, j'avais mal choisi, je serais probablement comme beaucoup d'autres, au jour le jour. Après quatre années de mariage, nous avons trois enfants vivants, mon gain comme souffleur n'a été en moyenne que de 180 à 200 francs par mois, au plus ; nous n'avons réellement bien épargné que quand l'aîné de mes fils

85 a été mon gamin ; j'ai cessé de souffler, non par manque de force, à l'âge de 48 ans, mais parce que nous pouvions vivre sans tant de fatigues. Je finirai par quelques conseils aux ouvriers : c'est la ligne de conduite que nous avons tenue, ma femme et moi.

90 Jeune homme, ne vous mariez ni trop jeune, ni trop vieux. Ne vous mariez pas sans le consentement des parents. Ne choisissez pas votre compagne future dans les bals publics. Évitez les coquettes qui veulent toujours être habillées les premières de la dernière mode, vous vous éviterez des désagréments dont le moindre sera de payer des dettes de toilette de jeune fille. On dira peut-être : « mais tout cela n'est pas du budget d'ouvrier » ; si, au contraire, et du vrai budget même, comme ce qui va suivre. — Quand vous serez marié, attachez-vous franchement à votre ménage, ménagez à votre

95 femme les grosses fatigues, les grosses charges, qui ne sont rien pour vous, mais souvent désastreuses pour elle ; assistez-la dans ses maladies, prenez patience de ses caprices. Faites-vous enfant avec vos petits ; plus tard, surveillez leur éducation, assistez l'instituteur dans sa tâche, donnez-leur le goût de la lecture, non pas tant des journaux, mais des livres des bibliothèques populaires, cela leur sera un grand secours contre l'ennui, ils ne chercheront pas ailleurs des distractions qu'ils trouveront chez vous, et plus
100 tard, quand viendra aussi pour eux la vieillesse, c'est alors qu'ils vous seront reconnaissants. Ayez sur votre besogne un courage de bon aloi, non pas de ce courage vantard et bruyant qui s'émiette à la moindre contrariété. Attachez-vous le plus longtemps possible au même établissement. En temps de prospérité, ne quittez pas, pour aller gagner ailleurs quelques pièces de plus, car, quand viendra la crise, le patron vous sera reconnaissant de ne pas l'avoir abandonné et il vous conservera. Ne soyez d'aucune
105 société de coq, de pinson, de pigeon, etc., qui toutes ont leur siège au cabaret.

Le budget de l'ouvrier ne se compose pas seulement des dépenses, il se compose principalement de recettes et d'économies : un petit mois continu vaut mieux que quelques gros suivis de chômage. Soyez, avec le patron et les employés honnêtes, et sans servilité, complaisants sans bassesse. Et vous, femmes, tout ce que vous achèterez, payez au comptant ; n'allez pas à la boutique au mois, et pour cause
110 facile à deviner. N'imitiez pas celles qui n'ont jamais faim, quand l'homme rentre de sa besogne ; celles qui n'ont pas faim : les gourmandes, les friandes auront mangé en cachette, les oisives auront reçu la visite de la tante, de la cousine, de la voisine ; on aura fait le bon café, le chocolat peut-être, suivi de la fine goutte ; pendant trois heures, on aura secoué le prochain, lesquelles auraient été mieux employées à raccommo-
115 der vos bas ou les jupons des petits. — Voilà comme nous avons vécu dans notre ménage.

Voilà mon budget.

Mes 1500 francs de revenus sont diminués d'un tiers par suite de la faillite de la fameuse banque et aussi de la diminution de loyers de terre et maisons.

120 *Commission du Travail instituée par arrêté royal du 15 avril 1886. Comptes rendus des séances plénières. Mémoires, rapports, lettres, etc., envisageant la question ouvrière dans son ensemble*, vol. 4, Bruxelles, Imprimerie A. Lesigne, 1888, p. XXXVI-XXXVII.